27e Année N° 5379 — BUREAUX : RUE NEUVE, 17 — UN NUMÉRO 15 CENTIMES — BUREAUX : RUE NEUVE, 17 — Mardi 11 Juillet 1882.

Propriétaire-Gérant
ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS :
Roubaix-Tourcoing : Trois mois. . 13.50
» » Six mois. . . 26.»»
» » Un an . . . 50.»»

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois. . . . . 15 fr.
La France et l'Etranger, les frais de poste en sus.
Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'avis contraire.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le *JOURNAL DE ROUBAIX* est désigné pour la publication des *ANNONCES LÉGALES* et *JUDICIAIRES*

Propriétaire-Gérant
ALFRED REBOUX

INSERTIONS :
Annonces : la ligne. . . 20 c.
Réclames : » . . . 30 c.
Faits divers : » . . . 50 c.
On peut traiter à forfait pour les abonnements d'annonces.

Les abonnements et les annonces sont reçues à *Roubaix*, au bureau du journal, à *Lille*, chez M. Quarré, libraire, Grande-Place; à *Paris*, chez MM. Havas, Lafitte et Cie, 34, rue Notre-Dame-des-Victoires, (place de la Bourse); à *Bruxelles*, à l'Office de Publicité.

Les abonnements et les annonces pour le *Journal de Roubaix* sont reçus :
A Roubaix, aux bureaux du journal.
A Tourcoing, rue d'Havré, 25.
A Lille, à la succursale de l'*Agence Havas*, rue de la Gare et aux bureaux du *Mémorial*, Grand Place, (entrée par les débris Saint-Etienne).
A Armentières, rue de Lille.
A Paris, aux bureaux de l'*Agence Havas*, place de la Bourse, 8, ou rue Notre-Dame-des-Victoires, 34

ROUBAIX, LE 10 JUILLET 1882

UN PAS EN AVANT, DEUX PAS EN ARRIÈRE

M. de Freycinet est épuisé par l'effort guerrier de la semaine dernière.

Plus que jamais l'Angleterre est maîtresse de la situation, plus que jamais elle se prépare à agir seule ; elle se borne tout simplement à faire avertir l'amiral Conrad qu'il est dangereux de se tenir dans la ligne de tir des obus anglais, et l'amiral va gagner Port-Saïd.

Ainsi, ces quarante mille hommes qu'on allait embarquer, ces navires de guerre chargés de troupes et de canons, ces soldats rappelés, ces marins et ces officiers ramenés dans leurs ports d'embarquement, ces millions jetés à la mer, ces crédits extraordinaires demandés et obtenus, cette phraséologie ministérielle parlant de la dignité et de la liberté d'action de la France, tout cela n'était qu'une mauvaise plaisanterie ; toute cette agitation factice, tout ces cris de guerre qui menaçaient d'emporter Arabi Pacha et sa fortune, tout cela expire comme l'eau sur le sable.

Le gouvernement a eu une crise de nerfs, la crise est passée ; l'abattement et la prostration ont suivi.

Les jolies femmes peuvent avoir de ces caprices ; les diplomates doivent s'en garder sous peine d'amuser l'Europe.

Avec des Chambres soucieuses de la dignité du pays, le ministère Freycinet serait emporté comme un fétu de paille. On lui demanderait un compte sévère de cette politique sans consistance qui achève de ruiner le peu d'influence que la sagesse diplomatique du duc Decazes était parvenue à nous faire obtenir.

Déjà, le numismate Waddington était rentré grotesque du congrès de Berlin avec sa fameuse théorie des mains nettes. Il avait refusé la Tunisie, qu'on lui donnait, pour acquérir ensuite aux prix de notre argent et du sang de la France, un protectorat suspect à l'Europe.

M. de Freycinet achève l'œuvre de déconsidération de son prédécesseur, et si le monde diplomatique n'était pas un monde de gens bien élevés, on verrait les ambassadeurs étrangers faire cercle autour de l'hôtel du quai d'Orsay, et crier sur l'air fameux des lampions : « *Partira, partira pas!* »

A l'heure actuelle, le canon anglais tonne probablement sous les murs d'Alexandrie, tandis que la conférence poursuit gravement le cours de ses inutiles délibérations.

M. de Freycinet ira devant le Parlement; il y gardera cette attitude dégagée de l'homme inconscient, que les difficultés diplomatiques n'arrêtent pas, parce qu'il n'en soupçonne même pas l'existence, et qui ne s'aperçoit pas des moqueries dont il est l'objet de la part de l'Europe.

Quel spectacle ! au lendemain du traité de Francfort nos malheurs avaient désarmé les haines séculaires que la France avait amassées autour d'elle. Aujourd'hui, on ne nous plaint plus; on rit, et ce rire strident, ce rire moqueur qui soulève la diplomatie, de Gibraltar à Stockholm, de Londres à Constantinople, devrait troubler le sommeil de M. de Freycinet, le faire rougir de honte, et lui faire abandonner un poste trop haut pour lui, s'il lui restait encore assez d'intelligence pour comprendre son immense incapacité !

Pierre Salvat.

INFORMATIONS

M. Devorges, dans sa dépêche d'hier à M. Monge, consul français au Caire, dit que l'attaque par la flotte peut se produire d'un moment à l'autre. Il invite donc M. Monge à faciliter le départ de tous les Français et à se réfugier lui-même en lieu sûr en emportant les archives du consulat.

M. Monge a fait afficher cette dépêche et est parti pour Alexandrie.

Le consulat autrichien au Caire est également fermé.

La panique continue à Alexandrie, malgré la cessation des travaux de fortification qui ont donné lieu aux protestations de l'amiral Seymour. On a hâte de s'embarquer. Un grand nombre de fugitifs ont dû rentrer en ville, la place faisant défaut à bord des bateaux.

Deux steamers de la compagnie Rubattino se sont trouvés tellement remplis de passagers, que les capitaines ont refusé de partir; 300 voyageurs ont été débarqués de chaque steamer.

M. Goldschmidt est arrivé ici. La caisse de la Dette publique a été transférée à Alexandrie. Les administrateurs et toutle personnel de cette administration se sont rendus à bords des navires anglais et français.

Par ordre de l'amiral Seymour, les reconnaissances continuent le long du port.

Le navire anglais *Penelope* est arrivé en rade.

∴

D'après les dernières nouvelles de Constantinople, la Porte aurait reçu avis qu'Arabi-Pacha manifeste une hostilité de plus en plus marquée à l'égard du sultan.

C'est ainsi que, sur le conseil d'Arabi, le khédive aurait signifié à Dervich pacha que, sa mission étant terminée, sa présence en Egypte n'avait plus de raison d'être.

Dervich-Pacha aurait même télégraphié qu'il se considérait comme le prisonnier d'Arabi.

Le bruit court que le consul d'Allemagne à Alexandrie aurait conseillé à Arabi-Pacha de se rendre à Constantinople, lui garantissant non-seulement la vie sauve, mais encore un accueil bienveillant de la part du sultan.

∴

La panique a un peu diminué.

Aucun bombardement ne paraît à craindre pour le moment, les Egyptiens ayant cessé complètement les travaux autour du port, et l'amiral Seymour ayant déclaré qu'il ne ferait rien si les travaux n'étaient pas repris.

Tous les efforts faits par Dervich-Pacha et Osman-bey pour décider Arabi à se rendre à Constantinople sont jusqu'à présent restés sans effet.

Les colonels Abdallah et Toulba ont fait dire à Dervich qu'ils emploieraient au besoin la force pour empêcher Arabi de quitter l'Egypte.

∴

La question égyptienne préoccupe vivement l'opinion publique. L'Espagne, étant la seconde puissance coloniale dans l'Extrême-Orient, est en effet très intéressée dans la question du canal de Suez.

On trouve étrange ici que les grandes puissances n'aient compté l'Espagne pour rien.

Le conseil des ministres a décidé hier de déclarer la législature actuelle suspendue et non terminée, afin de pouvoir, en cas de besoin, réunir les Cortès et adopter les mesures législatives que peuvent rendre nécessaires les éventualités de la question d'Orient.

∴

Une dépêche de Colmar annonce que le nommé Paul Dinnani, le comptable de Saint-Quentin, qui avait emporté 140,000 francs à la Compagnie du chemin de fer du Nord, vient d'être arrêté dans cette ville. On l'a trouvé porteur de 120,000 francs.

∴

Demain lundi, à deux heures, le nouvel ambassadeur d'Autriche-Hongrie présentera ses lettres de créance à M. le président de la République.

∴

M. le Président de la République a reçu hier la visite du duc de Connaught, fils cadet de la reine d'Angleterre.

∴

Quoique l'on fasse de grands efforts pour empêcher certaines circonstances se rattachant à la mort de Skobeleff de venir à la connaissance du public, le bruit s'en répand peu à peu à Moscou.

Vous comprenez les raisons qui ne me permettent pas de répéter tout ce que l'on raconte à ce sujet; mais je crois pouvoir dire, au moins, que le général aurait beaucoup festoyé, la veille de sa mort, et l'on prétend qu'il n'était pas seul à table.

Les médecins pourraient mieux que moi dire quel peut être, au juste, le rapport entre ces circonstances et la mort prématurée du général.

Le *Gaulois* reçoit de son côté la dépêche suivante :

La vérité est que le héros de Plewna et de Géok-Tepé est mort empoisonné. Non, certes, qu'il ait été la victime d'un crime, comme on l'a donné à entendre d'abord, en faisant des allusions calomniatrices au grand-duc Constantin, prince que la légende réactionnaire, en Russie, aime à représenter comme un « grand-duc Egalité. »

Nos renseignements particuliers, et dont nous pouvons garantir l'authenticité, nous permettent d'affirmer que Skobeleff s'est suicidé à l'aide de digitaline. Le général aurait commis cet acte de désespoir pour échapper au déshonneur qu'il menaçait, à la suite de certaines révélations constatant sa complicité dans les agissements des nihilistes.

On ajoute que le comte Ignatief, ainsi que la plupart des chefs panslavistes seraient également compromis dans cette affaire.

∴

M. Connelly, ancien avocat général à Rouen, ancien procureur général à Caen, ancien conseiller à la cour de cassation, a été ordonné prêtre à Rome, le dimanche 25 juin dernier.

Il va reprendre possession d'une chaire de droit à l'Institut catholique de Paris.

∴

Le maire de Madrid est attendu demain à Paris, où il viendra assister à l'inauguration de l'Hôtel-de-Ville.

Ce sera d'ailleurs le seul maire des grandes capitales de l'Europe ayant accepté l'invitation du Conseil municipal de Paris.

∴

Tulle, 8 juillet. — Le Conseil municipal de Sarran, loin de voter des fonds pour la fête nationale, dit le *Corrézien*, a décidé, par sept voix sur neuf membres présents, qu'un service solennel serait célébré, le 14 juillet prochain, à ses frais pour les victimes immolées par la populace de Paris à la prise de la Bastille, en 1789.

∴

L'instituteur d'une commune du canton de Bourg-de-Péage, qui avait procédé avec pompe et fracas à l'enlèvement des emblèmes religieux de son école et à l'application de la nouvelle loi sur l'enseignement religieux, a été mis en interdit par les habitants. Tous les enfants ont déserté son école.

UNE MORT ÉDIFIANTE

Un journal qui a pour sous-titre : « *Organe des Travailleurs* » et pour titre : la *Tribune sociale*, vient de mourir au Havre. Il avait pour rédacteur en chef un homme bien connu dans les cercles d'extrême-gauche pour son talent, son intelligence et son indépendance.

La *Tribune sociale* dit leur fait aux diverses couches de l'opinion radicale ; elle parle avec cette vigueur, cette énergie dernière et cette puissance de vérité, que les mourants retrouvent parfois avant d'expirer.

All right ! confrère, mais vous n'arriverez à rien; trop parler nuit, et rien ne vaut une bonne discipline et de basses flagorneries pour parvenir aux honneurs, — c'est-à-dire aux sinécures grassement rétribuées.

Il ne vous restera que l'estime des honnêtes gens et c'est peu pour manger; mais cela vaut mieux encore qu'un pain sali et déshonoré :

La basse jalousie, la suspicion louche, qui sont, malheureusement, au fond du cœur des masses, ont fait dénaturer nos mobiles les plus simples, les plus désintéressés.

C'est ainsi que l'on nous a accusés d'être *vendus* à M. Léon Peulevey, simple abonné à la *Tribune sociale*, parce qu'ayant à nous prononcer sur les mérites respectifs des quatre projets de loi actuellement pendants devant nos parlementeurs, sur la *Responsabilité des accidents du Travail*, nous avons donné la préférence à celui du député du Havre, tout comme nous l'eussions donnée à celui de notre spirituel et sympathique confrère, Henri Maret, si son projet nous avait paru le meilleur, — ou le moins mauvais.

Et puis, entre autres griefs, nous nous sommes permis, à l'occasion de la mort de ce vieux polichinelle de Garibaldi, de trouver mauvais que les Françaises entonnassent l'hosannah en l'honneur de l'Italien qui, quelques semaines avant sa mort, écrivait à l'un de ses amis, publiciste français de dix-neuvième catégorie :

« *La Prusse a rendu un grand service à l'humanité, en abaissant la France* ! »

De là, grande colère dans le camp démocratique, où la sentimentalité bête, comme tout ce qui est irréfléchi, tient généralement lieu de jugement, à l'endroit des hommes et des choses politiques.

Enfin, suprême grief ! « *C'est trop bien écrit : on ne comprend pas* ! » (sic.)

Très sensible à cette objection, dont nous sommes loin de méconnaître le bien fondé, nous avons rédigé ce dernier numéro avec un soin scrupuleux, de façon à n'offusquer personne, pas plus par la forme que par le fond de nos articles.

Au revoir, citoyens !

LETTRE DE PARIS

Paris, 9 juillet.

Douze cents ouvriers, répartis en deux équipes, l'une de jour, l'autre de nuit, travaillent fiévreusement à l'achèvement de l'Hôtel-de-Ville pour la date du 13 juillet. Il est bien entendu que ce branle-bas effrené, que ce vertiginenx *turbin* n'aboutira qu'à un trompe-l'œil doublé d'un réel et effroyable gaspillage d'argent. Le gros œuvre intérieur de l'édifice est loin d'être terminé, et on a dû le laisser là pour le reprendre après la fête, après la plaque, après la blague.

Car, plus encore que la fête nationale, c'est la plaque commémorative, c'est la blague de la plaque qui tenait au cœur de nos édiles, du préfet Floquet et tout particulièrement, assure-t-on, de Mme la préfète. Cette tranche de marbre présentant, entaillés en lettres d'or, les noms du citoyen Floquet et des quatre-vingts municipaux de la ville de Paris, et transmettant ces noms glorieux à la postérité la plus reculée, voilà ce qui les a séduits, fascinés, eux et les citoyennes leurs épouses ! Voilà ce qui les a déterminés à hâter l'inauguration du monument, à la réaliser à tout prix pour l'échéance de la fête du 14 Juillet 1882. Car, qui sait si, à pareille date, l'année prochaine, le citoyen et la citoyenne Floquet résideront encore au pavillon de Flore, et si les quatre-vingts conseillers municipaux que préside le citoyen Songeon se retrouveront au complet dans ce même pavillon ? Qui sait si, le 14 juillet 1883, il y aura encore un conseil municipal de Paris, une fête de la République, une... je m'arrête, crainte de proférer une hypothèse sacrilège !

De là le *labor* qui fait rage dans le vaste édifice de la place de Grève.

Bien que les planchers et parquets provisoires de la salle des Fêtes reviendront à cinquante mille francs. Le reste des installations volantes, qu'on improvise aujourd'hui et qu'il faudra ensuite enlever à grands frais et remplacer, est à l'avenant de ce chiffre.

L'un des meilleurs décorateurs de l'Opéra, M. Lavastre (le même qui a peint, il y a une douzaine d'années, les quatre panneaux décoratifs du buffet de la gare de Perrache), a été mis en réquisition, lui et son équipe d'artistes, pour recouvrir les plafonds de la salle des Fêtes et de la salle Saint-Jean de fresques à la détrempe qui ne survivront pas à la circonstance.

Je comprends que ces ruineuses folies indignent les pauvres b.. diables d'ouvriers en grève, ou même non en grève, qui voient s'évaporer ainsi des centaines de mille francs d'impôts et de taxes, *ad majorem æditium gloriam*, et cela en pleine « semaine terrible. » La semaine terrible, qui revient quatre fois l'an pour les Parisiens, est celle du terme, comprise entre le 8 et le 15 des mois de janvier, avril, juillet et octobre !

Une singulière idée qu'ont eue les rédacteurs des affiches colossales exhibant à tous les coins de rue le programme de la fête nationale, c'est d'y inscrire en vedette le banquet, le fameux banquet conspué d'avance par une nombreuse élite d'invités. A quel titre l'énoncé de ce banquet figure-t-il dans la nomenclature des réjouissances populaires ? Ça rappellerait, a écrit ce matin un intransigeant d'esprit, M. Prud'homme promettant à son fils, dont il veut récompenser la bonne conduite, « de le mener voir prendre des glaces chez Tortoni; » si tout au moins le public était admis à voir les banqueteurs jouer de la fourchette.

REVUE DE LA PRESSE

Il y a aujourd'hui une question Brachet, comme il y a une question d'Egypte.

M. Brachet est un écrivain diplomatique, d'origine italienne, qui a gardé de son pays les qualités de finesse et de pénétation qui en sont le caractère distinctif.

Il vient de découvrir aux regards du public français, l'attitude gallophobe de la diplomatie italienne, depuis déjà de bien longues années.

Son appréciation a fait grand bruit, le chevalier Nigra a nié, et énergiquement nié. on attend la réponse de M. Brachet; mais c'est le moment de le faire un peu connaître à nos lecteurs d'après un portrait que publie aujourd'hui *Paris-Journal* :

Pour être libre comme l'oiseau sur la branche, M. Brachet ne possède qu'une malle énorme. Quelle malle ! C'est non seulement une malle, mais une bibliothèque, un cabinet de travail.

Il se passe des évènements curieux à Berlin ? M. Brachet part pour l'Allemagne. Il observe, il écoute, se rappelle. En été, il se repose. Autrement, il serait sûrement à Constantinople. Il étudierait les membres de la conférence. Son scepticisme se plairait à les voir délibérer sous le sourire de sphinx de Orientaux. Le général Skobeleff meurt à Moscou, ou d'une attaque d'apoplexie, ou des suites d'un dîner, ou d'un anévrisme, ou empoisonné, comme le croira invinciblement le peuple slave à l'esprit mystique et exagéré ! N'est-ce pas le docteur Charcot qui a écrit :

« Il n'y a que deux peuples nerveux : les Français et les Russes ? »

M. Brachet partirait peut-être pour Moscou, et s'il ne rapportait pas la vérité, il reviendrait les mains pleines d'anecdotes et d'observations très-fines. Ce qu'il m'a raconté, à Nice, d'anecdotes, sur M. de Bismarck notamment, est incroyable. Je les ai toutes notées à mesure : comme on sait, le chancelier déteste les Russes, et leur prête à dessein les défauts qu'ils n'ont pas. Mérimée aimait à citer le mot de Pouchkine sur la Russie d'autrefois : « Tu voles plus que ton grade. » M. de Bismarck renchérit encore là-dessus.

Je ne citerai que trois mots de lui.

— Est-ce qu'un russe est difficile à reconnaître ? lui demandait-on.

— Pas du tout, répondit-il. Si j'entre dans un restaurant, le russe est celui qui dit au garçon : Qu'est-ce que vous n'avez pas?

— Altesse, disait un jour au chancelier un diplomate étranger, pourquoi les Russes, quand ils ont un bon général de cavalerie, s'obstinent-ils à en faire un ministre des finances ?

— Si vous saviez le russe, monsieur, vous sauriez qu'en russe « général » veut dire : « aplitude générale ! »

A des étrangers qui s'étonnaient, à leur retour de Russie, des dilapidations des *tchinovniks*, l'irascible chancelier répondit :

— Vous vous trompez de point en point ; j'ai été trois ans ambassadeur à Pétersbourg, j'ai connu beaucoup d'employés auxquels l'Etat donnait de quoi élever deux serins, et qui trouvaient encore le moyen d'élever deux chevaux et un cocher.

Comme les Russes ont plus d'esprit que les Prussiens, nous espérons bien qu'ils leur rendront leurs plaisanteries méchantes avec usure.

∴

Pour Rochefort, le général Skobeleff a été exécuté par le gouvernement russe qui ne lui pardonne pas le discours germanophobe qu'il prononça l'an dernier à Paris :

Le discours prussophobe qu'il prononça il y a quelques mois décida de son sort. On comprit en haut lieu que l'officier capable de risquer de telles théories, sans l'assentiment de son maître, se passerait de sa permission dans des circonstances bien autrement solennelles.

Le traduire devant un conseil de guerre, c'était aller au-devant d'un acquittement qui eût renouvelé pour lui le triomphe de Marat à sa sortie du tribunal révolutionnaire. A quoi bon l'éclat du prétoire quand on a sous la main le silence d'un cabinet particulier.

Le voilà mort. Il ne remportera plus de victoires, mais il ne fera plus de discours. Victor-Emmanuel a envoyé une balle dans le pied à Garibaldi pour le remercier de lui avoir donné Naples. Les amis d'Alexandre III ont serré le cou de Skobeleff pour le remercier d'avoir pris Plewna. Voilà généralement ce qu'on gagne à enrichir des souverains !

∴

Victorien Joncières, dans sa Revue musicale de la *Liberté*, s'occupe du tambour au point de vue technique, et donne un intéressant résumé des marches jouées par cet instrument depuis trois siècles :

La plupart de ces marches sont d'ailleurs d'une allure charmante. Lulli, le grand Lulli, fut jadis chargé par Louis XIV d'en composer un grand nombre. Elles ont été fidèlement conservées, ainsi que les sonneries de trompettes écrites par l'illustre maître florentin, dans un recueil paru en 1705, par les soins de Philidor l'aîné, et qui figure parmi les manuscrits de la bibliothèque de Versailles.

A cette époque, chaque régiment avait sa marche et ses sonneries spéciales. La plus célèbre était la *Marche des Mousquetaires du Roi*. Il fallait de vrais artistes pour l'exécuter, car elle était à plusieurs parties. Les huit premières mesures se battaient à l'unisson, puis, tandis que la moitié des tambours répétait ces huit mesures, l'autre moitié exécutait un roulement, en accentuant les coups correspondants au thème primitif. Cette marche était si chère aux mousquetaires, que lorsque Louis XIV créa le régiment du Roi, les officiers dudit régiment ayant été tirés des mousquetaires, demandèrent au Roi que les tambours battissent la marche de leur ancien régiment, « ce qui leur fut accordé », ajoute Philidor l'aîné, dans une note placée au bas de la page où figure cette marche.

Sous Louis XVI, on la jouait encore. Elle ne disparut qu'à la Révolution, lorsque les batteries et les sonneries furent modifiées, en devenant uniformes pour tous les régiments. Quant aux sonneries actuelles, la plupart datent du premier Empire.

Le joli pas redoublé à six-huit, si pimpant, si léger, qui donne une allure si entraînante à nos soldats, a marqué le pas de la garde impériale à travers les rues de Berlin. La retraite, que nous allons bientôt réentendre avec son rythme imposant, à la tombée de la nuit, fut également composée en 1803 par David Ruhl, chef de musique. Napoléon, qui n'était pas prodigue de la croix d'honneur, en décora l'auteur des batteries et des sonneries d'ordonnance.

Les batteries et sonneries furent un peu modifiées en 1831 par un chef de musique du nom de Melchior. Telles qu'elles ont été maintenues, on peut dire sans chauvinisme qu'elles sont incomparablement plus jolies que celles des autres nations.

FEUILLETON DU 11 JUILLET 1882

— 35 —

VAISSEAUX BRULÉS

PAR

Mme CLAIRE DE CHANDENEUX

Au bas de la rampe si connue, Odette fit arrêter la diligence, et, d'un pas alangui, elle entrepris l'ascension.

Autrefois, légère et vive, elle mettait une vanité enfantine à escalader la montée en quelques minutes, sans s'arrêter, le sourire ou la chanson aux lèvres, pour arriver au sommet aussi fraîche, aussi alerte, qu'au départ.

Aujourd'hui, elle allait lente et souffreteuse, retardant sa marche pour redemander à chaque caillou, à chaque fente de muraille, quelque souvenir de jeunesse.

Devant le saut de-loup du kiosque Turquet, elle détourna la tête.

Un peu plus haut, elle s'arrêta tout à fait, contempla longuement le parc qui lui faisait face, et, lasse, troublée, s'assit sans le savoir derrière le même massif de noisetiers d'où Lucien l'avait observée, pour la première fois, en quittant l'étude de Me Desplanches, à l'aurore de son malheur.

A son tour, elle laissait errer sur la terrasse son mélancolique regard. Chère terrasse, où elle avait tant rêvé !

Les répes de ce temps envolé revivaient-ils à sa mémoire ? Revit-elle son isolement, son illusion de quelques heures, la réalité qui lui était apparue sous les traits de Lucien, tandis qu'une espérance vague avait revêtu ceux de Gontran Clavel ?

Elle pencha sa tête sur ses mains croisées et demeura longtemps perdue dans ses souvenirs.

Un bruit de pierres, chassées par le pied d'un passant, la tira de cette rêverie.

C'était un domestique à la nouvelle livrée de Montchenetz — une livrée voyante, criarde et superbe — qui descendait vers la ville.

— Allons ! il est temps pensa la jeune femme, en faisant un effort pour se lever.

Elle retomba pourtant sans avoir achevé le mouvement commencé, et ses yeux agrandis se rivèrent à la terrasse.

Sous les marronniers, plus larges et plus ombreux qu'autrefois, un couple de promeneurs venait d'apparaître.

C'était une jeune fille de seize à dix-sept ans, petite et moulée dans un frais costume de mousseline blanche, que relevaient des flots de faille pourpre.

Des tresses énormes, d'un ton chaud et vigoureux, s'enroulaient autour de sa tête fine, au trond bas, couvert de frisson vaporeux.

Une taille mince, une démarche capricieuse, un air mutin, des yeux rieurs, quelque chose de provoquant, de charmant. Elle émergeait, toute gracieuse d'un fouillis de mousseline et du rubans empourprés.

Elle avait passé son bras rond sous celui d'un cavalier, qu'elle regardait en face en riant à pleines dents.

Le joli rire ! on l'entendait du lalus de noisetiers.

Le cavalier riait aussi.

Odette était devenue blanche en le reconnaissant.

Si rapides qu'eussent été leur tardive relations de famille, si fugitif qu'en dût être le souvenir, ce ne fut pas sans une émotion vague que le noble et charmant visage de Gontran Clavel lui apparut dès lors.

Depuis deux ans, elle avait voulu oublier ces traits empreints de loyauté, cette voix qui l'avait troublée, et jusqu'à ce nom mêlé aux derniers beaux jours de son indépendance.

Elle s'y croyait parvenue.

Et bien ! non : non, rien n'était mort de ce passé si court, si plein, dont l'amertume même n'était pas exempte de je ne sais qu'elle lizare saveur.

Odette le sentait revivre tout entier ; sollicité par cette vision inattendue, il lui rendait ses vingt ans et ses espérances.

Pauvre Odette ! ce retour du passé n'eut que la durée d'un éclair.

Gontran marchait à pas lents sur la terrasse, le visage à demi tourné vers sa compagne, dont il paraissait écouter avec plaisir le babillage gracieux.

Plus petite que lui, celle-ci levait vers ses yeux des yeux spirituels, pleins de rayons.

Le jeune homme en recevait l'éclat sans sourciller, sans en paraître ému, sans chercher non plus à le fuir.

Derrière eux, débouchèrent du parc trois couples, dix couples, une trentaine de messieurs souriants, de jeunes femmes élégantes, que l'heure du lunch ramenait vers le château.

On l'avait bien dit dans la patache de Bréneroy : il y avait toujours, à Montchenetz, société nombreuse et joyeuse.

La jeune fille aux cheveux ardents semblait retarder la rentrée et peser de son poids, bien léger sans doute, au bras de son cavalier, pour le retenir.

Bientôt Odette, qui la dévorait du regard, la vit s'éloigner brusquement de Gontran avec un geste de coquette menace et s'élanger la première dans le vestibule grand ouvert.

Gontran Clavel parut hésiter une seconde, puis il franchit délibérément l'entrée et disparu.

Odette se leva par un mouvement instinctif et redescendit la rampe sans retourner la tête. Se présenter au château à cette heure de fête était au-dessus de ses forces. Risquer d'y rencontrer M. Clavel l'épouvantait plus encore.

Gênée dans ses mouvements, elle prit la direction de l'étude Desplanches.

Sur la grande route déserte, ses yeux distraits croyaient voir marcher, sautiller et rire une belle fille aux tresses rouges, dont la ceinture rouge flottait à la brise naissante.

Quand elle entra dans l'étude en demandant M. Desplanches, le premier clerc, qui avait été l'un des témoins de son mariage, eut quelque peine à la reconnaître d'abord; mais quand elle releva son voile, il s'excusa, s'empressa et l'introduisit près du notaire.

Me Desplanches parut fort surpris et médiocrement satisfait de la voir.

— Ah ! chère madame ! quel étonnement !... vous êtes si rare !... Que vous a donc fait notre Bréneroy pour que vous le traitiez avec tant de rigueur ?

— Un devoir bien grave me retenait à Paris, Monsieur, répondit la jeune femme simplement.

— La santé de Madame votre belle-mère, n'est-ce pas ?... j'ai appris par Monsieur le baron, en effet, qu'elle était fort souffrante.

— Fort souffrante. M. Lucien Firmerol ne vous en a-t-il jamais parlé?

Elle avait fait un grand effort pour prononcer ce nom avec calme.

M. Lucien Firmerol ?... répéta le notaire avec embarras ; oh ! il ne m'écrit jamais longuement... des lettres d'affaires... des règlements de comptes... c'est à peu près le fond de notre correspondance.

— Lui-même, qui voyage beaucoup...

— Qui voyage toujours, corrigea le notaire.

— ... Ne se rend pas bien compte de l'état de sa mère... sans quoi, je suis certaine qu'il lui consacrerait plus de temps.

Odette raffermit sa voix pour articuler ce noble mensonge.

— Très probablement, Madame. Il se fait si bien illusion même, que, dans sa dernière lettre, qui contenait décharge définitive de votre dot, il m'annonçait son départ pour l'Orient.

Odette se releva vivement. Le but de sa visite était atteint sans qu'elle eût l'angoisse d'articuler une question brûlante.

« Décharge définitive de votre dot, avait dit le notaire. Donc la fortune d'Odette était tout entière aux mains de Lucien. Elle n'avait plus un centime à en réclamer: plus un centime à en attendre.

— Le but de ma visite était de vous prier de prendre quelques renseignements... à votre prochain envoi de fonds... mais, puis qu'il est déjà fait...

Elle salua en hâte et marcha vers la sortie de ce fatal cabinet, dont la portière relevée avait laissé arriver jusqu'à Lucien Firmerol aux abois le violent désir du baron de marier promptement sa nièce et pupille.

Le notaire ne la retint pas. Sa conscience n'était pas assez satisfaite du rôle qu'il avait joué imprudemment, hâtiment, deux ans plus tôt, pour qu'il ne se sentit soulagé en la voyant s'éloigner sans plus d'explications.

Certes, quoiqu'il fût encore loin de la vérité, il n'était pas sans soupçonner que ce jeune ménage, qu'il avait contribué à réunir, vivait en mauvaise intelligence.

Il devinait bien aussi que le mari était en train de croquer à longues dents la dot conjugale et que la femme, pour avoir accepté dans son ignorance le régime de la communauté de biens, pourrait bien quelque jour connaître la ruine.

Quand Odette se retrouva seule dans la rue poudreuse, le sentiment de son isolement la ressaisit avec une force nouvelle. Dans cette ville où elle avait été si enviée, pas une maison où il lui fût doux d'aller frapper.

Rien que Montchenetz, qu'elle redoutait de ne pas lui être hospitalier, et dont elle regardait comme un devoir, cependant, de franchir le seuil.

Après une prière mentale, d'une intensité de ferveur connue surtout des âmes brisées, après un souvenir à la malade pour laquelle elle montait un si cruel calvaire, Odette reprit courageusement le chemin du château.

Cette fois, elle n'éprouva ni hésitation ni défaillance : les malades n'attendent pas si les créanciers attendent parfois.

Les domestiques qui l'introduisirent dans le cabinet du baron ne l'avaient jamais vue. C'étaient des domestiques parisiens, fort au courant du service, des habitudes et des relations de leur maîtresse.

Ils toisèrent la jeune femme avec quelque dédain, tant sa modeste toilette leur inspirait peu d'estime.

Le valet de chambre lui demanda sa carte. Odette se sentit rougir, car elle avait de trop bonnes raisons pour avoir jamais fait imprimer de cartes au nom de « Firmerol. »

(*à suivre*)